

Entretien avec Yves Beaunesne

(Yannic Mancel est conseiller artistique et littéraire au Théâtre du Nord – CDN de Lille)

Yannic Mancel : J'apprends que vous n'avez vu aucune des représentations du texte lorsque, dans les années 80, Jeanne Moreau nous l'avait fait découvrir sous la direction de Klaus Michaël Grüber. Comment vous êtes-vous donc intéressé à ce texte singulier ?

Yves Beaunesne : Les littératures allemande et autrichienne m'importent beaucoup : Stefan Zweig avec *Le Monde d'hier*, *Souvenirs d'un Européen*, par exemple, raconte ce passage décisif d'une guerre à l'autre, comment l'Autriche en particulier et l'Europe en général ont vécu ce passage, d'une perte à une autre perte. Dans ces entre-deux-là peut advenir l'irruption, au départ inconsciente, de toutes les idéologies les plus monstrueuses et les plus irresponsables, en même temps que la naissance de la conscience européenne. C'est ce qui m'intéresse chez Zweig, chez Broch, chez Musil, chez Rilke et même beaucoup plus tard chez Thomas Bernhard. J'ai lu un jour sous la plume d'un auteur latino-américain que *Les Irresponsables* était pour lui le plus grand roman du XX^e siècle. Or à la lecture du roman, il se trouve que j'ai été particulièrement sensible au *Récit de la servante Zerline*, dont j'ai appris par la suite qu'il avait été écrit en plusieurs étapes et qu'il était venu seulement sur le tard compléter la construction de ce roman fragmentaire et kaléidoscopique qu'est *Les Irresponsables*. Au-delà de ce questionnement sur la montée du nazisme, il y dans ce récit quelque chose de lumineux sur ce que peut être la parole confidente d'une personne âgée, concernant la mémoire de sa vie et notamment de sa vie intime, ce qui est finalement assez rare tant dans la littérature que dans la vraie vie. Je suis pour ma part très ému par la liberté de cette femme d'une autre génération qui parvient à distinguer sans tabou désir et amour. Il faut dire que cette servante est une servante-maîtresse : très consciente de sa condition, elle est, d'un même mouvement, prête à la revendiquer et à la dépasser, en utilisant les outils qui sont les siens, pour renverser l'ordre social, sans en oublier les repères, tout particulièrement quand il s'agit d'amour ou de sexe.

Yannic Mancel : Et Mozart dans tout cela ? Pourquoi de la part de Broch cette citation de *Don Giovanni* à travers Zerline et le libertin von Juna ?

Yves Beaunesne : C'est l'enjeu d'une vraie question dramaturgique. Pendant un temps nous avons rêvé d'émailler la représentation de citations musicales mais ne sommes plus convaincus que l'idée soit bonne et pertinemment réalisable. Une chose est sûre : nous voulons à tout prix éviter la tentation, voire le piège de l'oratorio, fuir la voix chantée de l'aria et du récitatif. Nous sommes avec Marilù Marini partis au contraire à la recherche de la voix intérieure, plus intime, plus affective, plus onirique. Avec ce léger accent qu'elle conserve au service d'un français parfait, elle raconte aussi l'exil géographique et social des servantes issues des campagnes qui avec beaucoup d'abnégation mais peu de liberté venaient se lier au service des maisons bourgeoises ou aristocratiques des grandes villes.

Yannic Mancel : En quoi le récit de la servante se rattache-t-il à la montée du nazisme ?

Yves Beaunesne : Extrait des *Irresponsables*, ce récit participe de la parole forte de Borch, ce juif devenu catholique lors de son mariage, emprisonné dans les geoles nazies puis libéré grâce à des amitiés comme Joyce ou Huxley qui n'a eu de cesse de crier que l'Europe perdant toute référence spirituelle et éthique s'enfonce dans l'indifférence et l'irresponsabilité, terreau infernal de tous les fascismes. Zerline, elle, se différencie des personnages qui ont baissé le pavillon de la foi, elle n'est pas frileuse, elle a un tempérament de résistante, elle rebâtit sur les ruines de la lâcheté. Ce qui est paradoxal chez elle, c'est son attachement à la lutte des classes, comme si elle avait la conscience ou le pressentiment que toutes les dictatures se fourvoient et nous fourvoient dans l'illusion naïve que pourraient être abolies les distinctions de classes, au profit d'une unité nationale voire nationaliste totalement fictive. Zerline ne croit pas au rassemblement indifférencié des classes sociales, elle croit en revanche que des intersections sont possibles, des rendez-vous et des endroits où l'on peut se retrouver : l'amour et le sexe en sont.

Yannic Mancel : Il y a, à côté de Zerline, un personnage masculin très discret et très présent. Qu'en avez-vous fait ?

Yves Beaunesne : Il s'appelle encore Andreas comme dans le roman, mais peut-être allons-nous définitivement effacer son nom. Il est très jeune. Ce qui compte est sa différence d'âge et sa présence déclenchante comme celle d'un psychanalyste. Broch lui-même a eu recours à la psychanalyse. La complexité de sa vie la lui avait rendu indispensable. Le jeune homme est donc une source de chaleur, une oreille et un provocateur de parole indispensable, un écho sur le bord de la parole, comme si le récit allait se poursuivre avec son histoire à lui. Sans lui le récit ne peut advenir, celui d'une solitude qui a besoin d'une autre solitude pour reconstruire un début d'humanité.

Lille-Paris, par téléphone, le 23 octobre 2010